

L'OBÉLISQUE D'ARLES

La découverte — l'érection

Parmi les monolithes qui décorent des places publiques, nous ne croyons pas qu'en France, à part l'obélisque de Louqsor, érigé en 1836 sur la place de la Concorde à Paris, il y en ait un qui puisse rivaliser avec le nôtre.

Ce fut un événement mémorable que le transport et l'érection du monolithe égyptien, don de Méhémet-Ali à la France, et l'ingénieur chargé de cette œuvre mérita qu'à côté des hiéroglyphes du règne de Rhamsès II, son nom et un dessin rappelant les mesures prises pour le conduire et l'élever sur une des principales places de Paris fût gravé dans le syénite rosé. Or, 150 ans auparavant, deux simples charpentiers, autrement dits *maîtres d'hache*, l'un de Martigues (*Claude Pagnon*) et l'autre (*Antoine Barthélémy*) de Marseille, sans ostentation, sans étalage de grands appareils, avec de simples combinaisons de palans, mettaient notre obélisque sur son piédestal en moins de temps qu'il n'en faut pour en écrire la relation.

D'où provient notre monolithe ? Quelle origine et quelle ancienneté peut-on lui attribuer ? Les savants sont divisés sur ce point. Le père Pagi¹ pense que l'empereur Constance, fils du grand Constantin, qui célébra à Arles ses sixièmes quinquennales (353) voulut consacrer ce souvenir par l'érection d'un obélisque, comme il fit à Rome cinq ans après. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'obélisque fut employé à la décoration du cirque et qu'il fut érigé au centre de la *spina*.

On a longtemps discuté sur sa provenance. Une opinion très répandue voyait en lui un produit des carrières de l'Estérel, en Provence. Ce sentiment, inspiré surtout, croyons-nous, par un peu d'amour-propre national, fut accrédité dans le temps par les auteurs de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* ; il fut partagé par M. Louis Jacquemin, par M. Honoré Clair, par le chanoine Trichaud, l'avocat Emile Martin, le pasteur Emilien Frossard, et un moment par Jean-Julien Estrangin lui-même, en ses *Etudes sur Arles*. Mais celui-ci, dans un ouvrage ultérieur [*Description de la Ville d'Arles*, 1845] finit par se rallier à l'opinion contraire, qui avait été celle du chevalier de Romieu, du Père Fabre, le panégyriste de la ville d'Arles, et de l'auteur anglais d'un savant mémoire sur les obélisques reproduit par la Revue Britannique en 1836.

¹ Le P. Antoine Pagi, religieux cordelier, né à Rognes (B.-du-Rh.) en 1624, mort en 1669, a publié dans le *Journal des Savants* (nov. 1688) une « Dissertation sur le Consulat des Empereurs romains ».

Cette question paraît aujourd'hui résolue. Dans une communication faite en 1876 au Congrès archéologique d'Arles, notre savant architecte Auguste V éran s'exprimait ainsi : « Il y a cinq ou six ans, une restauration du monument dut être faite sous la direction de M. Revoil. On fut obligé d'avoir recours aux carrières de l'Estérel pour l'opérer, et tout le monde put voir, par le rapprochement des deux pierres, que le granit employé n'a pas la teinte rosée du reste du monument. Il est donc à peu près certain que l'obélisque est un granit d'Égypte. »—Et M. H. Révoil, présent à la séance, ajoutait : « Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que les carrières de l'Estérel ne me paraissent pas avoir jamais permis la taille d'une pierre d'une aussi grande dimension ».

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que le transport et l'érection de l'obélisque à Arles ne soit une œuvre des Romains.

Le cirque, au milieu duquel il fut élevé, s'étendait sur les bords du Rhône et perpendiculairement au fleuve. Un pan de mur, d'aspect antique, visible lors des basses eaux à l'endroit où le canal des Frères Raveaux débouche dans le Rhône, paraît avoir fait partie de l'enceinte du cirque ; il était connu sous le nom de *la murette* (par corruption *l'amulette*)². A quelque cent cinquante ou deux cents pas de là, en tirant vers le sud, bordant le chemin qui longe la chaussée du Rhône, un jardin porte encore le nom de « jardin de la Pyramide ». C'est là que, d'après la tradition, fut découvert le principal fragment de l'Obélisque ; il gisait enfoui dans la terre, d'où émergeait seulement l'angle saillant d'un des bouts.

L'abbé Bonnemant croit, au contraire, que ce monolithe fut trouvé en creusant les fondations du moulin à eau de la Roquette (Voir son « Recueil d'Antiquités », page 65). Dans une « Dissertation sur le Cirque qui estoit autre, fois hors la ville d'Arles », l'avocat J. Raybaud s'exprime ainsi : « Dans le jardin des Religieuses Augustines de la ville de St-Rémy, qui est proche de celluy où estoit l'Obélisque, et dans l'espace qui est depuis le puits jusqu'au puits à roue, et à environ 15 pans de profondeur, on trouve les fondements de deux murs éloignés l'un de l'autre de plus de deux cannes et qui s'étendent en ligne parallèle du levant au couchant et dont on ne peut voir les extrémités. La plus éloignée a neuf pans d'épaisseur, l'autre en a moins. Il y a apparence que ce sont les fondements des galeries qui entouraient le cirque »³.

Ces deux murs ont totalement disparu, et l'on ne peut plus aujourd'hui en préciser l'emplacement. Le livre de raison de la famille de Saint Martin nous fournit une indication un peu plus précise : « L'obélisque, qui étoit enterré dit-il, dans le jardin de la veufve de l'Hoste, à la porte de la Roquette et dans le second jardin qui est contre la chaussée, fut acquis par les Consuls⁴ ». Malheureusement cette indication topographique date de plus de deux siècles, et les grands travaux effectués depuis lors ont considérablement transformé l'aspect de ce quartier ; le canal d'Arles à Bouc n'existait point encore, les jardins du plan du Bourg s'avançaient jusqu'à la Lice ; l'on ne peut donc guère aujourd'hui déterminer l'emplacement de ce second jardin.

Le plus sûr est de s'en tenir à la tradition, confirmée par cette dénomination constante de « jardin de la Pyramide ». Pierre V éran nous apprend, d'ailleurs, que « les fondements qu'on trouva attenants à la base de l'obélisque ne laissent aucun doute sur son élévation à l'endroit où on l'a trouvé ».

2 Voir H. Clair, *Monuments d'Arles*, p. 95.

3 Voir le *Musée*, d'Emile Fassin, 2^e série n° 10, pages 73 et suivantes. — L'avocat Jean Raybaud mourut en 1752.

4 Voir le *Musée* précité, 1^{ère} série, n° 29, page 225 et suivantes : « Le livre de raison d'une ancienne famille d'Arles ».

Cette opinion est confirmée par le fait d'une découverte qui eut lieu en 1598. L'avocat J. Raybaud, déjà cité, relate que « dans le jardin où estoit l'obélisque on trouva une statue de marbre blanc, sans tête sans mains et sans bras ; elle est entourée d'un serpent à grandes écailles, et dans ses entortillements sont taillés en bas-reliefs les signes du zodiaque ». C'est la statue de Mithra— une des pièces les plus intéressantes de notre Musée lapidaire — Image symbolique du soleil [que l'Antiquité païenne figurait roulant sur un char attelé de chevaux fougueux], elle avait sa place marquée dans les cirques, où on la représentait sur la *spina*, tenant un fouet à la main ; on lui attribuait la vertu d'exciter les chevaux de course. Elle fut trouvée, dit le Père Dumont, à environ 300 pas au midi de la ville, hors de la porte de la Roquette, dans l'endroit où étoit, anciennement le cirque ».

On voit que tous les faits connus et la plupart des témoignages sont concordants avec la tradition, et contraires à l'assertion de Bonnemant disant que notre obélisque fut « découvert en creusant les fondations du moulin de la Roquette ».

Au XIV^e siècle, le monolithe n'était enfoui qu'à moitié. En 1564, rapporte le chevalier de Romieu, « sa pointe, qui, étoit environ trois pieds hors de terre, faisoit connoître que c'étoit une pièce rare et curieuse ; elle étoit déjà reconnue lorsque Catherine de Médicis et le roy Charles IX passèrent par Arles. Ce roy et après lui Henry IV avoient trouvé à propos qu'on élevât ce monument. Henry IV voulut que ce fût au milieu de l'Amphithéâtre, et la seule dépense qui étoit nécessaire, pour cela en avoit retardé l'exécution... »⁵.

Ce fut la construction d'un nouvel hôtel-de-ville-qui amena la réalisation de ce projet caressé depuis longtemps. Voici comment un de nos historiens, Jean de Sabatier de l'Armeillère, raconte l'événement :

«...On ne parloit que des moyens qu'on pourroit trouver pour orner notre hôtel-de-ville ; je dis aux consuls que rien ne pouvoit l'embellir davantage que d'y élever, devant, la *pyramide* dont la plus grande partie étoit enterrée dans le jardin de Deloste, près de la Roquette, et l'autre devant ma maison, où elle servoit de banc, à main droite de la porte en entrant. Cette proposition leur parut d'abord chimérique ; il y eut des gens qui dirent que ces deux pièces n'étoient point de la même pierre ; j'eus beau leur soutenir que Nostradamus l'assuroit dans son Histoire de Provence, et qu'en tout cas il falloit la déterrer pour voir ce que c'étoit ; les Consuls n'en voulurent rien faire, crainte de la dépense qu'on disoit être déjà trop grande pour la bâtisse de l'hôtel-de-ville, et puis, disoient-ils, « quand ces deux pièces formeroient une pyramide parfaite ou pour mieux dire une obélisque, quelle apparence y a-t-il qu'on trouvât des gens qui la pussent élever, puisque le pape Sixte V eut peine à en trouver un à Rome qui osast l'entreprendre ; et quand on trouveroit même un ingénieur capable de cela, cette ville est-elle assez riche pour pouvoir le payer, puisque Dominique Fontaine, qui éleva celle de Rome, reçut du pape Sixte 300 000 écus d'or pour les frais qu'il fallait faire ? ».

« On ne parla plus de cette proposition dans le consulat du sieur *de Grille*⁶ ni dans celui du sieur *de Forbin*, qui le suivit⁷, cela n'empêcha pas que bien des gens qui aimoient les belles choses ne la goûtassent, et entr'autres le sieur de Cays, avec qui nous convînmes que la première fois que quelqu'un de nos amis particuliers seroit consul, il falloit faire déterrer l'obélisque et l'élever, s'il étoit possible.

5 Le Portefeuille du chevalier de R., pages 38-39. — Voir aussi la Description des Arènes ou Amphithéâtre d'Arles, par le Père Joseph Guys, de l'Oratoire.

6 En l'an 1673.

7 En 1674.

« L'année d'après, le sieur *de Boche* fut consul. Nous lui parlâmes si souvent du grand ornement que l'obélisque apporterait à la ville, étant la seule après Rome et Constantinople qui montreroit une marque si auguste de l'Antiquité, que ce gentilhomme né pour toutes les grandes choses, nous promit de faire déterrer la plus grande pièce et de la faire élever.

« Après que la grande voûte du vestibule [de l'hôtel-de-ville] fut achevée, il envoya des pionniers au jardin de Deloste, qui dans deux jours déterrèrent l'obélisque, dont on ne voyoit auparavant sur la terre qu'un angle tronqué du gros bout, de la longueur environ d'une canne et de la hauteur de 4 pieds.

« Quand cette pierre fut à découvert, on vit qu'elle avoit 5 cannes et demie de longueur, et que le petit bout répondoit parfaitement au gros bout de la pierre qui étoit devant ma maison ; on connut aussi qu'elles étoient d'une pierre semblable à celle de l'obélisque qui est à Rome devant l'église de St Pierre, et qu'on pouvoit joindre les deux pièces ensemble en les restaurant.

« Toutes les personnes de cette ville coururent à ce jardin pour admirer cette pierre, et elles en prenoient les mesures pour voir si celle qui étoit devant ma maison étoit la pointe de celle-là. Après qu'on eût justifié que ces deux pierres de granit, jointes ensemble, formeroient une obélisque, *Peitret*⁸ offrit de faire traîner la plus grande dans la place du marché, de l'élever sur un pied d'estail et mettre ensuite sur la grande la petite.

« Ce projet parut d'abord d'une exécution presque impossible ; mais *Peitret*, dont on connoissoit l'expérience, assura si fort de l'exécuter, que donnant un rôle de ce qu'il falloit pour l'élever, qui n'excédoit pas 6 000 livres, le sieur de Boche et ses collègues résolurent de l'entreprendre, bien que la plus grande partie des personnes de qualité de la ville ne fussent pas de ce sentiment.

« On tint conseil pour cela. Le sieur de Boche proposa d'élever cette obélisque à la gloire du Roy, pour servir d'un monument éternel à ses victoires ; quelques gentilshommes et quelques bourgeois ne fussent pas de cette opinion ; mais le plus grand nombre se laissa persuader à l'éloquence du premier, consul, et la chose fut conclue.

« On détermina aussi de donner 30 louis d'or à la demoiselle Deloste, dans le jardin de qui étoit l'obélisque, parce qu'elle s'opposoit en justice au dessein que l'on avoit de le tirer de là ; et, dans le même conseil, je donnai à la ville la petite partie qui étoit devant ma maison, longue de 20 pieds. Les consuls me firent un banc de la même longueur lorsqu'ils l'eurent prise⁹.

« *Peitret* travailla alors incessamment pour mettre la pierre sur terre ; il fit creuser au dessous des deux bouts et laissa de la terre au milieu ; la faisant pencher après d'un côté, il soutint le bout le plus élevé par des quartiers de pierre qu'il fit glisser avec des leviers au milieu de la pierre, ôtant la terre qui la soutenait ; ainsi la faisant balancer tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, avec les quartiers de pierre qui l'élevoient petit à petit, il la mit sur le terrain et puis sur un châssis de poutres revêtu de planches de chênes, sous lesquelles il y avoit des rouleaux du même bois, garnis de fer par le bout.

8 Architecte arlésien, chargé de la construction de l'Hôtel-de-ville.

9 La maison de Jean de Sabatier n'étoit autre que l'ancien hôtel des Porcelet, au *Planet de l'Orme* (aujourd'hui *place Antonelle*, précédemment *place des Porcelets*). L'hôtel des Porcelet, défiguré et démembré à diverses époques, depuis la disparition de cette illustre famille artésienne, a été démoli en 1885 pour faire place à la construction de la grande maison Jacques Calment. On en a conservé la tourelle et quelques pans de mur dignes d'intérêt.

Il fit abattre après la muraille du jardin du côté du grand chemin, et ayant entouré la pierre de plusieurs câbles qui répondoient au devant du petit bout à une grosse poulie de bronze, il attacha dans le chemin trois cabestans qui avec tous les cordages et les poulies nécessaires, répondoient aussi à la grosse poulie. Toute cette machine servie par 20 hommes commença à faire mouvoir la pierre, mais si lentement qu'on fut quatre jours à la tirer du jardin, et une semaine entière à la traîner au coin qui regarde la porte de la Roquette¹⁰.

« On commença alors à murmurer beaucoup contre les Consuls et contre ceux qui étoient les plus zélés pour cet ouvrage ; on nous blâmoit d'avoir cru trop légèrement Peitret et de constituer la ville inutilement à une si grande dépense. Le sieur de Boche, avançant cette entreprise par ses soins, fit cesser le murmure par son autorité. Cependant la pierre ne put arriver devant la porte du Marché-Neuf qu'en 40 jours¹¹.

10 Cette intéressante manoeuvre ne cessa d'exciter la curiosité de toute la ville et même de beaucoup de gens des environs, qui accouroient pour la voir. Jean de Saint-Martin la raconte par le menu dans son livre de raison, et relate notamment l'établissement du châssis de grosses poutres dont on entoura le monolithe. Il ajoute : « Lorsque l'obélisque fut au coin du jardin de M. de l'Hoste, médecin, M. le marquis de Vardes, gouverneur d'Aigues-Mortes, et M. le coadjuteur d'Arles furent le voir en carosse, et le marquis donna un louis d'or pour entraîner les travailleurs ».

11 Lire à ce sujet le curieux « Poème provençal sur l'obélisque d'Arles... » composé par *Pierre Vespier*, maistre-fourmier des Baulx, habitant de cette ville d'Arles (1676) :

« Faut parla
D'aquelei belei Piramidous...
N'an boutat uno en état
Per provo de l'ancienetat
Et d'ornament d'aquestou villo...
Millo siei cens septanto cinq,
L'an presso dedins lou jardin
De madameisello Deloste.
Nous enchaurra pas que que coste.
Nous es uno curiositat :
Chascun li fai civilitat
A-n-aquello bello Oubelisquo.
L'ia ges d'home que l'ague visto
Que noun li fagoun grand honour.
Lei compagnouns, quand fan soun tour,
Cy passon exprez pèr la veire.
Aqui vous autre poudes creire
Que faut que Arles fugue ancien.
De la terro deis Egiptien
Aquello peiro n'es vengudo.
Lei premié que l'an suspendudo
Moussu *Peitré*, mestre *Roustan*,
L'aubourâvoun de tant en tant
Emé de certens artifice ;
L'an levado dou précipice
Dins la terro prefoundamen ;
L'an tiradou poulidamen
Emé d'argues et de courdages...
Pèr la mena patientamen
L'an ben counducho sajaben
Sus de rouleous et de fueilluro.
La peiro es pesanto et duro ;
Poudié pas marcha sus lou soù,
Car tout lou mounde avié pou

(suite p. 6)

Dans ce temps, les Consuls, qui n'ajoutoient plus tant de foi à Peitret, firent savoir à Marseille et à Toulon le dessein qu'on avoit d'achever de traîner cette pierre et de l'élever sur un piédestal. Cette nouvelle fit venir à la ville un homme du Martigues, nommé *Pagnon*, qui étant aidé d'un maître d'hache de Marseille, appelé *Barthélémy* entreprirent de la traîner au Marché, et de l'élever un mois après que le piédestal seroit fait, pour la somme de 3 700 livres, et passèrent pour cela un contrat avec les Consuls et donnèrent caution bourgeoise. « Peitret fut alors commis pour travailler au piédestal. En creusant les fondations, qu'on vouloit poser sur le rocher, on trouva, à 5 pieds de profondeur, une chambre à l'antique, qui servoit autrefois pour des bains, dont on vit encore les fourneaux tous entiers. Cette chambre étoit aussi grande en carré que le massif qu'on vouloit faire, entourée de quatre grosses murailles, et sur un vieux massif aussi ferme que le rocher. On ne creusa pas plus avant et l'on bâtit là-dessus¹².

« Pendant que Peitret faisoit travailler à cela, Pagnon faisoit provision de tout ce qu'il falloit pour élever l'obélisque ; mais il ne pouvoit pas recouvrer encore de longtemps tout le bois qui lui étoit nécessaire pour cet ouvrage. Il supplia les Consuls d'écrire au sieur d'Arnoux, intendant des vaisseaux à Toulon, pour le prier de souffrir qu'il se servît des mâts et des antènes qui étoient sur la rivière, et qu'on avoit fait descendre pour les bâtimens du Roy.

« L'intendant accorda aux Consuls la grâce qu'ils lui demandèrent ; alors Pagnon et Barthélémy formèrent bientôt avec ce bois un château autour du piédestal ; ils garnirent tout cet appareil d'un nombre infini de cordages et de poulies ; ils entourèrent la pierre, qu'ils avoient conduite au Marché, de divers câbles qu'ils firent passer sous le gros bout et dans les côtés qui répondoient aux poulies les plus hautes du château ; ils élargirent dans la place, autour de ce château, 10 cabestans servis de 16 hommes chacun, et, de cette manière, on commença à l'ébranler.

« Barthélémy, monté sur le piédestal, donnoit seul les ordres ; comme il connut que tout étoit prêt de la façon qu'il le souhaitoit, il donna le signal de la main et de la voix pour l'élever, et dans demi-heure la pierre fut élevée sur le piédestal ; elle n'y fut pas-plus tôt qu'on tira le canon.

« Le sieur de Boche avoit donné, deux jours auparavant tous les ordres nécessaires pour éviter la confusion et le bruit ; on avoit fermé toutes les avenues de la place, où l'on ne laissoit entrer que ceux qui travailloient. L'estrade étoit remplie de gens de qualité de notre ville et du voisinage qui étoient venus pour voir cet agréable spectacle.

Que noun se fuguèsse enfounsado,
Ansin l'an menado tesado
Jusqu'au pourtou de Marquanou...
L'an tirado de coùs en coùs...
An passa davant la gabello,
Davant l'oustàu de Gilibert
Et de davant lou Capèu vert
Ou boulouvar vers la glacièro...etc...

12 « Le 6 décembre (1675), sur le soir — dit le manuscrit 240 de la bibliothèque de la ville — on trouva, à 2 cannes dans la terre, des étuves ou bains en briques d'environ 12 pans au carré et de 3 pans de fond, dans lesquels bains on trouva quantité de petites colonnes carrées de 3 pans de haut et une main ouverte en carré, qui soutenoient la couverture qui étoit aussi en brique carrées avec du ciment, tout d'une pièce. On trouva encore le fourneaux des étuves du côté du couchant, pour chauffer les eaux, et un canal de briques du côté de l'hôtel-de-ville pour tirer les eaux, et on bâtit dans ces étuves et sur les murailles qui faisoient le carré des étuves ».

— Les petites colonnes carrées de 3 pans de haut dont parlait l'auteur de cette relation indiquent clairement qu'il s'agissait d'un *hypocauste*. On ne peut mieux se rendre compte de ce genre de construction qu'en allant visiter celui de notre *palais Contantin*.

Les dames occupoient toutes les fenêtres de l'hôtel-de-ville ; celles de l'archevêché étoient remplies de monde aussi bien que toutes celles des maisons de la place ; les toits mêmes étoient couverts de peuple. M. le coadjuteur et l'archevêque d'Albi, romain, virent tout cela de l'archevêché ; ce dernier dit qu'il écrirait à Rome qu'il avoit vu faire très facilement à Arles ce qui avoit coûté tant de peine et tant de dépense au pape Sixte... » [*Jean de Sabatier, Mémoires*]¹³.

Ce que les Mémoires de M. de Sabatier ne mettent point assez en relief, c'est l'enthousiasme, c'est la joie débordante de la foule, ce sont les cris d'admiration se mêlant aux sonneries des trompettes et aux détonations des canons, tandis que soulevé lentement par l'effort des poulies, qui semblaient obéir à la voix et au geste de Barthélémy, l'obélisque se levait en quelque sorte nonchalamment, comme tiré d'un long sommeil, puis, d'un mouvement rythmé et scandé par le gémissement des huit mâts énormes qui supportaient la charge, se redressait majestueusement et se campait sur son piédestal où le dirigeait d'une main experte le contre-maître *Jean Vinatier*.

Un seul homme, dit-on, à ce moment-là, ne partageait point l'allégresse générale. Sa place était là ; il avait été à la peine, il devait être à l'honneur ; mais on le cherchait vainement. Il se tenait caché, et — il faut bien le dire, quoique à regret — ce n'était point par modestie, c'était par dépit¹⁴.

13 Voici comment, de son côté, Pierre Vespier, l'auteur du poème provençal précité, raconte ce mémorable tour de force :

« Moussu Pagnoun a fach pourta
Une carretado de taillo.
A fa veni de Trinquataillo
Huech longo pesso de sapin,
Huech gros caps de canèbe fin.
Dei sapin vous dirai l'adressso ;
Avien douge çanno de long...
An releva premieramen
Lei pesso de sapin ben drecho...
Après an reengeat si courdaillo
Per lei passa dins lei bouceou ;
L'an ben esparmado de ceou...
Quand es vengut per l'auboura
L'i avié huech argues prepara
Qu'eroun aqui per lou tirage.
Leis home avien bon courage ;
N'avien mès douge en chascun.
Sus leis sapin n'en tenien un
D'home per governa lei cordo...
L'an levado coumo vougut ;
L'an tirado fort ben aizado.
Dedins miech-houre l'an plassado... » etc.

Dans l'Épître dédicatoire à Messieurs les Consuls, Pierre Vespier rappelle une antique prédiction de Michel de Nostradamus (?) dans laquelle il est question

« D'une grand' peiro coumo un roc
Et qu'une *bòcho* dins un cop
La mettrié en plaço publico... »

Le sel de cette « prophétie » réside dans le double sens du mot *bòcho* (= boule), nom du premier consul. Notre poète ajoute, avec une intention dont nous ne pénétrons pas l'intérêt :

« Es lou beou jour de san Joachin... »

14 Il fallut le chercher pendant plus d'une heure. Il croyait...et espérait peut-être que fatiguées par l'énormité du poids, les cordages ou manoeuvres casseraient. (Voir le Mémoire sur l'Obélisque, manuscrit 240 à la Bib. d'Arles).

Il en coûtait à cet homme, jusque-là réputé, non seulement comme artiste peintre, mais encore comme architecte et ingénieur, de voir sombrer son renom devant l'habileté supérieure de ces modestes charpentiers étrangers. Son attitude, à ce moment-là, fut sévèrement interprétée. Il avait montré de l'humeur quand on avait traité avec Pagnon ; ce fut assez, pour qu'on lui prêtât de secrets désirs malveillants, de sourdes machinations. Bientôt on crut s'apercevoir de malfaçons dans le piédestal qu'il avait construit ; ce piédestal, disait-on, ne fait point face exactement à la porte de l'hôtel-de-ville ; on ajoutait que l'aplomb de l'obélisque était défectueux, par un vice de construction de l'assiette ; que c'était voulu, qu'il ne pouvait en être autrement de la part d'un architecte qui jusque là s'était montré si habile.

... Les « braves martigaux » [c'est ainsi qu'on les désignait], corrigèrent de leur mieux, non sans peine, une très légère inclinaison du monolithe due très probablement à un ébrèchement fort ancien de sa base ; du mal signalé il ne resta rien...qu'une vive irritation de la foule contre le malheureux Peitret...Abreuvé de dégoût, cet artiste arlésien, auparavant si estimé et si digne de l'être, finit par s'expatrier.

C'est le 20 mars 1676 qu'eut lieu l'érection de l'Obélisque que « à un bout de la place du Marché », comme le dit avec raison le *Mémorial de messire Pierre Chaix, curé-doyen de N.-D. la Major*. La place du marché en 1676, était en quelque sorte coupée en deux par un groupe de maisons inégales et mal alignées, dont trois en façade sur la place constituaient l'hôtel d'Avignon de Malijay et ses dépendances ; la 4^e dite maison Fétigneux, s'ouvrait sur la rue des Carmes (c'est le nom qu'on donnait alors à la rue qui, partant du *puits de la Trinité*, en face du collège, venait aboutir à l'arceau de l'archevêché, ou soit à l'entrée de la rue dite aujourd'hui de Wauxhall). La démolition de ces maisons, opérée seulement en 1767, a eu pour effet de dégager l'obélisque, qui s'est trouvé ainsi, sans nouveau déplacement, occuper le milieu de la place du marché, considérablement agrandie par accession d'une partie de l'ancienne rue des Carmes.

Une note manuscrite, d'une écriture de l'époque, qu'on peut lire sur l'exemplaire manuscrit de l'Histoire des Antiquités de la ville d'Arles, par Lantelme de Romieu, à la bibliothèque de la ville, raconte de la manière suivante l'érection de l'Obélisque : « Le 20 mars 1676, l'obélisque, a été eslevé à la place du Marché, sur un pied d'estail, et l'on y a joint au dessus l'autre pièce qu'on a trouvé se rapporter entièrement. L'entrepreneur avoit pris le prixfaît de cette élévation moyennant 3 700 livres que la communauté n'estoit obligée de luy donner qu'en cas qu'il réussit, ne pouvant pas demander un sol d'avance. Il a fait la chose avec tant d'adresse que dès lors qu'avec ses machines il eut mis la grande pièce, pesant 1 600 quintaux, droite sur terre au bas du pied d'estail, il l'a eslevée dans un quart d'heure et l'a mise pardessus avec des cordes et des polies attachées à huit grands mâts de navire qu'on avoit mis au haut du pied d'estail, tous droits ; les cordes des polies estoient attachées à huit grands arcs ou tours que l'on faisoit tourner en même temps ».

Le manuscrit Pomme affirme que l'ascension se fit en neuf minutes.

Le monolithe était brisé en deux morceaux ; la grosse pièce, large de 5 pieds 3 pouces à la base, avait 5 cannes et demie de longueur ; l'autre partie (celle qui servait de banc devant la maison de M. de Sabatier) mesurait en longueur deux cannes un tiers environ. On se trompa grandement sur le poids total, que les évaluations les plus modérées (celle de M. de Romieu, notamment) portaient à 2 000 quintaux au moins. Le calcul en fut fait en l'année 1700, par M. Noël Advisart, ingénieur de la marine et professeur royal d'hydrographie à Arles ; ce savant mathématicien le fixa seulement à 1 119 quintaux 10 livres poids de marc.

Les arêtes du monolithe étaient écornées ; de plus, il fallait rejointoyer les morceaux, masquer la cassure. On confia ce travail à un marbrier d'Aix, *Mathurin Rochereau*, qui s'en acquitta assez mal.

On craignit un moment que la dépense totale s'élevât à plus de 10 000 livres¹⁵. Elle n'atteignit en réalité que 6 825 livres 2 sols. Ainsi se réalisèrent, à peu de chose près, mais grâce à l'intervention de Claude Pagnon et de son associé, les prévisions de Peitret qui, au début de l'entreprise, avait déclaré que 6 000 livres suffiraient pour la mener à bonne fin.

Dépense pour le transport et l'élévation de l'obélisque :

Le 28 août 1675, payé à Hector Brémond, jardinier, pour dommage causé au jardin delà demoiselle Deloste, tenu par lui en arrentement.....	20 liv.
A Louis Roque, travailleur, pour journées employées à découvrir ladite obélisque.....	25 liv.
A la demoiselle Bourgarel et audit Brémond, pour dommages lorsqu'on l'a enlevée.....	126 liv. 2 s.
A la demoiselle [Marguerite] Bourgarel, veuve du sieur [Joseph] Deloste [docteur en médecine] en considération de la pierre obélisque qui a été tirée de son jardin.....	330 liv.
A Antoine Daniel, pour le transport depuis ledit jardin jusqu'à la porte Marcanoù.....	1595 liv.
A Mathurin Rochereau, marbrier, pour ouvrage par lui fait à iceluy.....	315 liv.
A Jacques Peitret, architecte, pour la construction dudit pied d'estail.....	664 liv.
Le 24 mars 1676, à Claude Pagnon et Antoine Barthélémy, maistre d'hache de Marseille, pour le transport depuis la porte Marcanoù jusqu'à la place du Marché et élévation des deux pièces de l'obélisque sur le pied d'estail.....	3750 liv.
Total.....	6825 liv. 2 s.

(Ms 807 de la Bibliothèque Méjanes.)

Obélisque ou Pyramide ? La question des Inscriptions

Nous avons vu que l'exhumation et l'érection de l'Obélisque avaient eu des opposants et des détracteurs. C'est un peu le sort commun des innovations, particulièrement dans la ville d'Arles. Mais la critique n'avait pas dit encore son dernier mot.

Il avait été décidé — et l'on comprend que sur ce point, aucune opposition n'était possible — que le monument serait consacré à la gloire du « Grand-Roi ». Cette-consécration devait t'attester, sur le monument, lui-même, par une épigraphie savante et pompeuse, digne d'un si grand monarque et de son siècle. Tout le monde était d'accord sur le principe ; on ne le fut pas sur l'exécution. La première difficulté vint d'une querelle de mots ; cela semblait peu de chose et ce fut grave, *Genus irritabile vatum*. — Comment fallait-il appeler le monument dans l'inscription dédicatoire ? En d'autres termes, à quel genre d'édifices appartenait-il ? Était-ce bien une pyramide ? Ne fallait-il pas y voir plutôt un obélisque ? — Grave question où se virent engagés l'honneur et l'amour-propre de nos savants.

On tenait communément pour une pyramide ; cette dénomination avait pour elle une sorte de possession d'état remontant à plusieurs siècles ; elle évoquait une idée grandiose, elle se rattachait à une patrie lointaine, riche en merveilles... Elle trouva un ardent défenseur en la personne de l'archidiacre d'Arles, *Gaspard de Varadier de St Andiol*, et un contradicteur non moins passionné sous la plume du savant conseiller *Claude Terrin*.

15 Voir le *Mémorial* de messires Pierre Barbier et Pierre Chaix, curés-doyens de la Major, publié par E. Fassin.

L'archidiacre, d'autant plus obstiné que, malheureusement, il était aveugle, fit appel à l'autorité d'un éminent égyptologue, le *P. Athanase Kircher*. Celui-ci, dans trois lettres successives appuya l'opinion, de M. de Varadier ; il était convaincu, d'ailleurs, que notre monolithe était de provenance égyptienne. Terrin ne se tint point pour battu. A ses *Observations sur les proportions des Pyramides et des Obélisques*, il ajouta des *Eclaircissements sur les doutes proposés,...*etc...en invoquant à son tour les témoignages antérieurs du P. Kircher lui-même.

M. de Varadier, de son côté, ne s'était pas contenté de faire intervenir dans le débat ce savant jésuite. Il avait écrit à un avocat d'Arles versé dans la connaissance de l'Antiquité, *M. Brunet*, qui résidait à Paris ; celui-ci voulut se renseigner auprès de Terrin [qui lui fit adopter ses idées] et répondit par une réfutation de l'opinion émise par l'archidiacre.

La discussion menaçait de s'envenimer. La Société de Jésus, qui dirigeait le collège d'Arles et se mêlait volontiers aux querelles scientifiques, prenait également parti contre M. de Varadier ; le Père *Daugières*, qui jouissait dans Arles, sa patrie, d'une très haute réputation, s'était prononcé dans le même sens que Terrin. Enfin, une sommité ecclésiastique, le *Cardinal de Bouillon*, grand aumônier de France, passant à Arles, à son retour de Rome, après l'élection du pape Innocent XI, et arrivant devant l'archevêché, s'était écrié : « Voilà bien un obélisque et une seconde Rome ! ».

Terrin triomphait ; il sut se montrer, modeste ; avec de grands ménagements et de respectueux égards pour un contradicteur plus jeune mais infirme, dont il révérait le caractère et plaignait le malheur, il concéda que le monument d'Arles peut bien être appelé une pyramide, parce que « ce mot est commun aux obélisques et aux pyramides, et qu'une pyramide prend le nom d'obélisque sans cesser d'être pyramide par la seule différence de sa hauteur comme un homme, sans cesser d'être un homme, prend le nom de géant par la grandeur extraordinaire de sa taille. ».

Cette conclusion, conciliante et sage, était de nature à rallier tous les esprits. Un jésuite du collège, le *P. Fatoud*, la préconisa dans un discours à la rentrée des classes. Cependant l'Académie Royale d'Arles — l'autorité la plus haute, semblait-il, pour résoudre un pareil conflit — affectait de réserver son opinion et de garder le silence — attitude bien étrange, en la circonstance, et dans laquelle on démêlait, à côté d'un vif sentiment de dignité froissée, une pointe de dépit. L'académie était mécontente.

Elle avait le droit, de l'être. L'obélisque gisait encore sur le sol dans un jardin de la Roquette que déjà, sur l'invitation de la Municipalité, elle avait, préparé le texte des inscriptions qui devaient consacrer le monument à la glorification du Roi-Soleil ; elle comptait sur une adoption certaine et prochaine de son programme. Les difficultés matérielles, les lenteurs et les retards qui s'étaient, rencontrés dans l'érection du monument avaient été pour elle une cause de déception ; cependant, d'autres beaux esprits de la ville avaient proposé, de leur côté, d'autres textes épigraphiques assez bien venus et qui avaient trouvé des apologistes et des partisans. Le consulat qui présidait à l'administration de la ville se renouvelait tous les ans ; l'administration nouvelle, impressionnée par les critiques encourues par sa devancière au sujet des dépenses occasionnées par l'érection de l'obélisque, montrait fort peu d'empressement à s'occuper de la question ; elle atermoyait, voulant ménager toutes choses, éviter toute contradiction, désarmer toutes oppositions, ne décidait rien.

Réduits à s'expliquer, les Consuls déclaraient à l'Académie qu'on n'admettrait aucune inscription qui n'eût été prouvée par elle ; cette réponse — évasive — ne concordait guère avec les sollicitations dont l'Académie avait été l'objet dès le début. L'Académie ne s'y trompa point ; elle y vit clairement une rétractation — adoucie — des engagements de la première heure.

Elle ne voulut pas se laisser leurrer, elle insista, et, usant de diplomatie, elle arracha en quelque sorte à l'autorité municipale une timide autorisation de faire crayonner sur les quatre faces du piédestal de l'obélisque les inscriptions qui étaient son œuvre. C'était une façon de s'approprier l'entreprise et de réaliser par soi-même la promesse qu'on lui avait faite et qu'on hésitait à lui tenir.

Le crayonnage se fit. Mais aussitôt des protestations surgirent : « Comment pouvait-on songer sérieusement à buriner des inscriptions sur une pierre si tendre ? — Pourquoi se servir du latin plutôt que de la langue française pour glorifier un monarque français ? Et puis, le dernier mot n'avait point encore été dit sur la question *Obélisque ou Pyramide* ; le vulgaire tenait toujours pour cette dernière appellation. La question était manifestement d'un intérêt primordial. M. de Grille, dans son projet d'inscriptions, avait employé le mot *Obeliscus* ; mais l'Académie ne s'était point formellement prononcée ; d'autres bons esprits auraient préféré *pyramis*. — Enfin n'était-il pas intéressant de rechercher d'où pouvait provenir, ce monolithe ? Avait-il traversé les mers, ou l'avait-on extrait et façonné dans quelque carrière de la Provence ? Ne convenait-il point de le dire, et, dans l'un ou l'autre cas, ne pouvait-on y trouver matière à quelque réflexion délicate en l'honneur du Grand Roi ?...

Ces considérations étaient justes et l'Académie n'en pouvait méconnaître la portée. Ce qui ajoutait à l'embarras de la situation, c'est qu'à Paris, l'Académie des Médailles (la même qui devint plus tard l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) instituée pour la rédaction des inscriptions et des devises en l'honneur du Roi, semblait, sous l'impulsion du ministre *Colbert* et de l'académicien *Charpentier*, pencher pour la substitution de la langue française au latin dans l'épigraphie monumentale, et l'on assurait que Sa Majesté se montrait favorable à cette innovation coïncidence fâcheuse pour les inscriptions latines proposées par l'Académie d'Arles.

Ce qui n'était pas moins fâcheux, c'étaient les criaileries du conseiller Terrin, accusant très haut l'Académie de vouloir s'arroger fort injustement tout le mérite de l'entreprise et de la consécration du monument à la glorification du Grand Règne. L'Académie avait pris l'initiative de commander une gravure de l'obélisque et de l'offrir en hommage au ministre Colbert. Terrin critiquait le choix qu'on avait fait du graveur, le déclarant médiocre, et blâmait l'envoi du dessin adressé directement par l'Académie d'Arles au ministre, comme fait au mépris des convenances et des prérogatives de nos consuls. Déjà mal disposés pour l'Académie, ces derniers prêtaient une oreille complaisante à toutes les suggestions de la « cabale de ses envieux. ».

Cependant l'Académie était avisée, par une missive de Charpentier, du « favorable accueil que M. de Colbert avoit fait au présent de l'Académie Royale » ; la lettre ajoutait que « le ministre malade et accablé d'affaires n'avoit pas laissé d'estudier (s'il fault ainsy dire) et d'examiner sérieusement la figure envoyée, d'en avoir pris les dimensions avec le compas luy-mesme, d'avoir demandé avec curiosité à M. Charpentier la nature de la pierre dont on ne lui disoit rien, savoir si c'estoit marbre, porphire, granit, etc., et quels mémoires il peut y avoir, de quelle part de la terre on a transporté laditte pierre.

Cette lettre apaisa quelque peu le mécontentement de l'Académie, émue de la sourde hostilité qu'on lui témoignait dans son entourage. Après en avoir entendu la lecture, raconte le docte historien de l'Académie Royale d'Arles (M. l'abbé *A.-J. Rance*), à qui nous empruntons une partie de ces détails, « les académiciens discutèrent sur l'origine de l'obélisque. M. de Sabatier dit tout d'abord que les registres de la ville ne contenaient aucun renseignement à cet égard, mais qu'il était probable, qu'un bloc aussi pesant ne venait pas de loin.

Un académicien prit alors la parole et exposa l'avis de M. Peytret, « expert et intelligent en ces sortes de choses ». D'après lui, l'obélisque avait été tiré des carrières de granit de Provence, et il offrait même d'indiquer l'endroit où l'obélisque avait été taillé, au-dessous de la Sainte-Baume, « où il montrera le lict et la minière et les proportions de cette pyramide et la mesme matière granit dans le mesme lieu ».

« L'Académie accepta cette opinion comme vraisemblable, en constatant que ni l'histoire de la Provence, ni l'histoire d'Arles, ne parlaient de l'Obélisque, et M. de Grille fut prié d'envoyer à MM. Colbert et Charpentier le résumé de cette discussion». [A.-J. Rance, *l'Académie d'Arles au XVII^e siècle*, I, 330-331].

Cela se passait au mois d'octobre 1676 ; mais déjà, depuis le mois de juillet, les consuls, se dégageant de leur parole, avaient engagé des pourparlers avec le littérateur *Pellisson*, de l'Académie Française, historiographe du roi, en le priant de se charger de dresser lui-même les inscriptions. Le fait n'était point tenu secret, et de leur côté nos académiciens ne cachaient point le dépit qu'ils en ressentaient. Sur l'intervention d'amis communs, les consuls avaient offert des accommodements, de faibles concessions que l'Académie repoussait comme inacceptables ; elle ne voulait point d'une sorte de dédommagement tout aussi blessant pour son amour-propre ; elle s'en tenait à la parole donnée, parole de gentilshommes, et n'admettait point en cette matière qu'on usât de faux-fuyants.

Elle eut un moment l'espoir que M. Pellisson, académicien lui-même, « auroit soin de l'honneur et de l'intérêt de l'Académie Royale d'Arles en cette rencontre ». Pellisson louvoya. Il écrivit aux consuls « qu'il y avoit lieu de s'estonner qu'ayant une compagnie de gens d'esprit établie dans cette ville par lettres patentes de S. M. on fust en peine de faire faire des inscriptions » et qu'il se réservait d'en parler au roi, pour agir ensuite conformément à ses ordres. [A.-J. Rance]. Il soumit en effet la demande des consuls d'Arles à M. de Pomponne, en le priant d'entretenir le roi de la question de l'obélisque et des inscriptions projetées. Et cependant, sans attendre la réponse, il composa les inscriptions et en envoya le texte aux consuls. Il s'en excusa ensuite envers l'Académie d'Arles en disant que l'inaction de celle-ci et le silence qu'elle avait gardé depuis quelque temps lui avaient donné à penser qu'elle se désintéressait de la question et qu'il pouvait sans scrupule déférer à la demande des consuls. On lui fit entendre, en termes polis et très mesurés, que ce silence gardé à son égard et dont il croyait pouvoir se plaindre à son tour, était fort naturel, et que l'Académie, si elle eût agit autrement, aurait paru douter de son bon droit ainsi que de l'esprit de justice et de « l'honnêteté » du célèbre Pellisson.

Le duc de St-Aignan, protecteur de l'Académie d'Arles, et dévoué aux intérêts de cette dernière, mais gêné par l'approbation que le roi avait déjà donnée à l'œuvre de Pellisson, en louant ses qualités littéraires, le duc de St-Aignan, disons-nous, essaya de concilier toutes choses en proposant, « pour réparer le malentendu » de mettre la première inscription de l'Académie, la deuxième des Consuls¹⁶ et les deux dernières de la manière dudict Pellisson. Mais, dit le registre de l'Académie d'Arles, auquel nous laissons la parole, « toute la compagnie d'une commune voix, se récrie contre cette proposition » et après avoir examiné ce que l'Académie pourrait retirer d'un pareil expédient, elle décide « qu'il vault beaucoup mieux en demeurer aux termes où l'on se trouve que de faire une si honteuse composition ».

16 Probablement celle composée par le frère du consul *Pierre Deloste*.

Ce fut l'avis général, dit M. l'abbé Rance, et le compromis n'était pas réalisable, puisque, les nouvelles inscriptions avaient reçu l'approbation du roi. D'ailleurs les académiciens étaient trop irrités contre les consuls qui avaient manqué aux engagements de leurs devanciers et fait effacer les inscriptions déjà crayonnées, pour consentir à ces concessions.

Ainsi se termina ce curieux conflit, qui fut porté, par le duc de Saint-Aignan jusqu'au pied du trône et dont le roi Louis XIV se fit rendre compte. Nous n'avons pu en donner ici qu'une pâle esquisse, ne voulant point enfler démesurément cette notice. Il faut en lire les détails dans les registres de l'Académie, ou mieux encore dans le remarquable exposé qu'en a donné M. A.-J. Rance dans son ouvrage précité.

Au milieu de ces tergiversations, le temps avait marché ; quand les inscriptions composées par Pellisson arrivèrent à Arles [mars 1677], l'année consulaire touchait à sa fin [le 25 mars] ; les consuls en exercice durent transmettre le chaperon à leurs successeurs, sans avoir eu le temps ni la satisfaction de compléter leur œuvre, c'est-à-dire de faire graver sur le piédestal de l'obélisque les inscriptions pour lesquelles ils n'avaient pas craint de s'attirer tant d'inimitié ; ils mirent à l'œuvre le graveur, mais, quelque empressement qu'on y déployât, l'ouvrage ne fut achevé qu'après l'élection des nouveaux consuls. Il est vrai que ces inscriptions, d'une ampleur superbe, semblaient avoir été mesurées à la taille du monument. En voici le texte :

I

LVDOVICO MAGNO
OMNES OMNIVM ANTE SE PRINCIPVM VIRTVTES AMPLEXO
IMPERATORI INVECTISSIMO
LEGISLATORI SAPIENTISSIMO
AEQVISSIMO JVDICI
CLEMENTISSIMO DOMINO
BENEFACTORI AMPLISSIMO
PATRI POPVLORVM OPTIMO
CERE REGI
S. P. Q. A.

II

OLIM SOLI SACRVM
GENTIVM DEO
NVNC FELICIORIBVS AVSPICIIS
SPLENDORE AC SVBLIMITATE FORTVNAE
INGENII LVMINE PERSPICACITATE
VI CLARITATE
MENTIS MAGNITVDINE AC BENEFICENTIA
VERO ORBIS GALLICI SOLI
NEC PLVRIBVS IMPARI
QVI NEC ERRAT NEC CESSAT
QVIETO SIMILIS
PROQVE EJVS INCOLVMITATE ATQVE SALVIE
IN QVA SALVS PVBLICA VERSATVR
DEO OPTIMO MAXIMO
DICAT VOVET CONSECRAT
S. P. Q. A.

III

LVDOVICO MAGNO
AD AETERNITATEM GALLICI NOMINIS NATO
SEMPER VICTORI
SEMPER PACIFICO
STVDIORVM ARTIVM VIRTVTVM OMNIVM
PARENTI MITISSIMO ET LIBERALISSIMO
EJVSQVE JVSTITIAE PIETATI PROVIDENTIAE
MVNIFICENTIAE
S. P. Q. A.

IV

LVDOVICO MAGNO
QVOD LABEFACTAM REMPVBLICAM
RESTITVERIT
AVTHORITATEM REGIBVS VIM LEGIBVS
REBVS ORDINEM
REDDIDERIT
IMPIAM SINGVLARIVM CERTAMINVM RABIEM
EXTINXERIT
TERRA MARIQVE IMMENSVM
FRANCORVM VIRES COMMERCIA IMPERIVM
AVXERIT PROPAGAVERIT
GENTES FÆDERATAS ARMIS
IPSAM INVIDIAM GLORIA
VICERIT
S. P. Q. A.

C'est-à-dire :

I

A Louis le Grand, qui a rassemblé dans sa personne toutes les vertus des princes ses ayeuls. Roy invincible, sage législateur, juge équitable, maître clément et débonnaire, bienfaiteur généreux, père des peuples, véritablement roy... C'est à lui que le Sénat et le peuple d'Arles consacrent ce monument.

II

On consacroit autrefois de semblables monuments au soleil, que certaines nations adoroient. Aujourd'huy, sous de plus heureux auspices, le Sénat et le peuple d'Arles consacrent celui-cy à Louis. Grand par l'éclat et l'élévation de sa fortune, par les lumières, la pénétration, la force et la vivacité de son esprit, par sa générosité et par la grandeur de son âme ; à Louis, le véritable soleil de la France, capable lui seul d'éclairer plusieurs peuples, soleil qui dans sa carrière ne s'égare jamais et qui ne cesse jamais d'agir sans perdre sa tranquillité. C'est pour la prospérité de ce roy, de laquelle dépend le salut du peuple, qu'Arles fait des vœux au Dieu seul bon, grand et puissant.

III

A Louis le Grand, né pour éterniser le nom français, toujours victorieux, toujours pacifique. Père, protecteur doux et libéral des arts et des vertus, c'est à sa justice, à sa piété, à sa prudence et à sa magnificence que le Sénat et le peuple d'Arles consacrent ce monument.

IV

A Louis le Grand, qui a réparé toutes les pertes de l'Etat, qui a rendu aux rois leur autorité, aux lois leur force, à toutes choses l'ordre et la règle ; qui a étouffé la rage impie des combats, singuliers ; qui, sur la terre et sur la mer, a étendu bien au loin les forces, le commerce et la domination de l'Empire françois ; qui par ses armes a vaincu les nations liguées contre lui, et qui, par la gloire que ses vertus lui ont acquise, a triomphé de l'envie même.

[Traduction du chevalier de Romieu, en 1726]

L'historien J. A. Dulaure a dit fort justement au sujet de ces inscriptions : « Quand on transmet sur le marbre un éloge à la postérité, il ne doit guère s'écarter des bornes du vrai et de la raison ; il est dangereux que le lecteur n'en tire des conséquences peu avantageuses pour l'auteur et le héros. Il paroît que Pellisson n'étoit pas bien pénétré de cette vérité lorsqu'il composa les inscriptions, de ce monument [l'obélisque d'Arles]. On y lit que « Louis XIV réunissoit en sa personne toutes les vertus des princes ses aïeux » ; il l'appelle « roi invincible » ; il le compare ensuite au soleil, puis il ajoute : « A Louis, véritable soleil de la France et de l'Univers. » (*Vero orbis gallici soli...*, etc.) Si Louis XIV revenoit aujourd'hui, il pourroit bien, en voyant ces inscriptions fastueuses, désirer qu'elles le fussent moins... » [A. J. Dulaure, *Description de la Provence*, page 27].

L'inscription proposée par M. de Grille, au nom de l'Académie d'Arles, d'un langage moins fastueux, moins hyperbolique, moins affecté, nous semble d'une facture plus heureuse, malgré le peu d'euphonie de la terminaison. Elle s'exprimait ainsi :

DVM BATAVOS DOMAT
LVDOVICVS MAGNVS
DVM BELGAS HISPANOS GERMANOS VINCIT
DVM HOSTES VBIQVE FVGAT ET FVNDIT
NE QVID SILEAT
IN TANTO VICTORIARVM ET TRIVMPHORVM APPLAVSV
LOQVVNTVR LAPIDES
NE QVIS NON AVDIAT
VOCEM PRÆBET ACADEMIA REGIA ARELATENSIS
SCIANT POSTERI
AEGYPTIORVM MORE VRBEM INCLYTAM
OBELISCVM HVNC SOLI REGIO
EREXISSE DICASSE SACRASSE

Dans la hâte qu'on avait mise à faire, graver les inscriptions, on n'avait pas pris le temps de revêtir de plaques de marbre le piédestal de l'obélisque ; c'est dans une pierre blanche et tendre que l'intaille fut pratiquée ; une pareille gravure ne pouvait être de durée ; un demi-siècle plus-tard, on avait peine à la déchiffrer.

Suite des faits

— La décoration, l'inauguration, le bonnet phrygien

Les nouveaux consuls [nommés le 25 mars 1677] voyaient avec regret le déplaisir qu'on avait fait à l'Académie ; une occasion s'offrit à eux de réparer les torts de leurs prédécesseurs. Le fameux graveur François de Poilly venait d'achever l'estampe de l'obélisque commandée par la municipalité dans le dessein de l'offrir à Sa Majesté. Une lettre d'envoi, noblement et galamment tournée, était nécessaire ; les consuls prièrent un de nos principaux académiciens, Monsieur de Sabatier, de vouloir bien accepter le soin de la rédiger ; de plus, ils confièrent à M. *Roubin* (qui était également affilié à l'Académie d'Arles et qui se trouvait à Paris en ce moment-là) la très flatteuse mission de présenter l'estampe au roi au nom de la ville. L'Académie accueillit avec plaisir cette manière délicate et honorable de mettre fin à une mésintelligence fâcheuse.

Le 23 juillet 1677, Roubin fut admis à l'audience royale, et, se mettant à genoux, en présentant l'estampe à sa Majesté, il adressa au roi une allocution magistrale que n'eût point désavouée Pellisson. La *Gazette de France* s'empressa de rendre compte de la séance.

Le roi remercia la ville d'Arles par un lettre des plus obligeantes, que son secrétaire d'Etat, M. de Pomponne, accompagna de quelques mots très flatteurs ; il manifesta sa satisfaction à M. Roubin, en lui conférant, peu de temps après, des lettres de noblesse.

Mais la mission de M. Roubin ne se bornait pas à présenter au roi la gravure de Poilly ; il devait offrir également à l'Académie Française — à laquelle l'Académie d'Arles était affiliée — quelques estampes de l'obélisque ; il s'acquitta de ce mandat avec un égal succès. On trouva cependant que dans sa harangue à l'Académie Française il avait un peu trop amplifié le rôle de l'Académie d'Arles dans l'érection de l'obélisque et sa consécration à la gloire du roi, et un bel esprit anonyme lança dans le public l'épigramme suivante :

Arles, ton député charme, toute la Cour ;
Il harangue le Roy d'une docte manière,
Et le Roy répond à son tour :
« ils ont mis l'Obélisque au jour
Pour immortaliser ma fortune guerrière.
La chose est assez singulière,
Mais ne les vantez pas d'une dépense entière ;
Tout le monde le sait, ce n'est plus un soupçon :
Arles a fourni la matière,
Mais la forme est de Pellisson ».

— « Voilà un cruel éloge pour la ville d'Arles », s'écria un de nos académiciens après avoir lu ces vers, « voilà cè que nous ont attiré les envieux : ils ont déshonoré, la ville d'Arles, croyant chocquer l'Académie ».

Heureusement, les Consulats ne se ressemblaient pas tous, comme le fit observer M. de Grille, et les envieux n'avaient fait tort qu'à eux-mêmes et à leur patrie « en mendiant des inscriptions ailleurs », et l'honneur de l'Académie était sauf. La harangue de Roubin à l'Académie Française fut reproduite dans le *Mercure Galant* et, ce qui était un honneur plus envié, elle fut insérée plus tard dans le *Recueil des Harangues de l'Académie Française*, (A.-J. Rance, *L'Académie d'Arles au XVII^e siècle*, II, 15).

La gravure de l'obélisque fut payée à François de Poilly 400 livres ; il en fut fait plusieurs tirages. Indépendamment des exemplaires offerts au roi, au Dauphin, aux ministres d'Etat et autres personnes de considération de la Cour, on en distribua à des « personnes de qualité » soit à Paris, soit à Aix, soit à Arles¹⁷.

Le conseiller Terrin, de son côté, fit graver par *Ogier* un certain nombre d'estampes de l'obélisque et les inséra dans son ouvrage sur *La Venus et l'Obélisque d'Arles*, avec des inscriptions préparées par lui et qu'il jugeait sans doute préférables à celles de Pellisson.

Le sculpteur Jean Dedieu, qui grava sur le piédestal du monument arlésien les inscriptions de Pellisson, reçut en rémunération pour son travail la somme de 48 livres 11 sols 6 deniers. Ces inscriptions, gravées sur la pierre et non sur le marbre — par mesure d'économie, — ne résistèrent, guère aux injures du temps ; un demi-siècle après, on avait quelque difficulté à les déchiffrer ; ce fut bien inutilement que la Révolution prit la peine, d'en effacer les derniers vestiges.

Mais on ne s'était point contenté de la fastueuse dédicace composée par l'historiographe Pellisson : on avait décoré l'obélisque d'emblèmes plus durables en même temps que plus apparents. Quatre lions accroupis, taillés dans les pierres d'attente placées dans ce but entre le monolithe et son piédestal, émergeaient des angles du monument et paraissaient faire effort pour le soutenir, symbolisant la ville d'Arles (représentée par son lion héraldique) comme un ferme soutien de la gloire du grand roi¹⁸. — On avait, en outre, fixé à la cime du monolithe un globe en bronze azuré parsemé de fleurs de lys ; on avait couronné ce globe d'un soleil radieux, resplendissant de dorure et « représentant au naturel le visage du roy ».

L'inauguration du monument ainsi complété s'était faite avec une certaine solennité le 20 mai 1676. *Jean de Sabatier* en a laissé une relation :

« On fit armer un quartier qui forma deux haies de mousquetaires, depuis l'hôtel-de-ville jusqu'au piédestal, contre lequel on avait dressé un théâtre couvert de tapis, sur lequel était ce soleil. Les consuls sortirent en chaperon de leur hôtel, précédés par des tambours, des trompettes, et de leurs hallebardiers ; ils étoient suivis d'une grande foule de gens de toute qualité. Ils montèrent sur le théâtre et, ayant attaché eux-mêmes les cordes au soleil, on l'éleva et on le plaça comme il est. Les mousquetaires firent à l'instant une décharge et on cria : Vive le Roy ! ».

Cette figure de Louis XIV, donnée à une image du soleil, est plus curieuse qu'exacte ; elle n'est pas réputée une des meilleures œuvres du statuaire arlésien Jean Dedieu¹⁹. On peut la voir encore au Musée Lapidaire, où elle a été déposée en juillet 1866, à la suite d'une restauration dont il sera parlé ci-après. Par une bonne fortune assez rare pour un emblème de ce genre, elle échappa — on ne sait plus comment — au vandalisme révolutionnaire, mais elle fut délogée du faite où elle trônait.

17 On peut en voir la planche, sur cuivre, dans nos Archives Communales.

18 Le lion se mettant à quatre pour cela ajoutaient les mauvais plaisants. Ces quatre lions d'angle, œuvre de *Jean Dedieu* et d'*Antoine Paulet*, furent payés 120 livres.

19 « Cette figure, écrivait en 1868 notre éminent et, regretté compatriote *Emile Martin*, paraît plutôt représenter Eole prêt à déchaîner tous les vents qu'il tenait enfermés dans les cavernes des îles Eoliennes. Louis XIV n'eût assurément pas pardonné à l'artiste qui lui aurait donné des formes aussi peu flatteuses ».

Le 5 octobre 1792, sur l'ordre de la municipalité, un hardi matelot, *Lubéron* (surnommé *Soùjano*) fut chargé de cet enlèvement périlleux ; puis, le nommé *Caussy*, serrurier, fut hissé au sommet du monument et fixa sur le globe de bronze un bonnet de la Liberté, artistement modelé et façonné dans l'atelier de chaudronnerie du citoyen *Guigne*. On ne pouvait laisser subsister les fleurs de lys incrustées sur le globe, puisqu'on les faisait disparaître partout ailleurs ; *Caussy* les fit sauter à coups de ciseau ; mais dans la hâte qu'il avait de quitter le poste incommode et dangereux où il était obligé de travailler, il frappa sans ménagements et il crevassa le globe qui était creux.

A l'époque où fut érigé l'obélisque, la *Place du Marché* (c'est le nom qu'on donnait alors à notre place de la République) était loin d'avoir l'étendue qu'elle présente aujourd'hui. Joseph Seguin, dans son livre des *Antiquités d'Arles* (1687) lui attribuait une « forme carrée de 50 pas communs de longueur et autant de largeur ». Cette évaluation était probablement excessive ; un pêle de maisons (démoli seulement en 1767) restreignait considérablement du côté du midi la place du Marché, et lui donnait, sur ce point, un alignement défectueux ; le plus important de ces immeubles, l'hôtel d'Avignon-Malijay, formait saillie sur la place, en face même de la porte de l'hôtel-de-ville ; joignant cet immeuble à l'est, une maison de moindre importance, construite en retrait et dite « petite maison de MM. d'Avignon », se rattachait au palais archiépiscopal, par l'*Arceau de la Clède*²⁰. A l'ouest de l'hôtel d'Avignon-Malijay, deux petites maisons y contiguës, alignées du nord au sud, bordaient une ruelle qui mettait en communication, la place du Marché avec la rue des Carmes (aujourd'hui rue de la République), laquelle se prolongeait jusqu'à l'entrée de la rue dite aujourd'hui du Cloître (précédemment rue des Prêtres et autrefois de la Canongerie).

C'est à quelques mètres à peine en avant de l'île ainsi formée par ces quatre maisons que l'obélisque fut dressé ; mais, déjà, l'on projetait la démolition de ces immeubles pour l'agrandissement de la place du Marché et aussi pour le dégagement de l'hôtel-de-ville, dont la belle ordonnance architecturale paraissait souffrir d'un défaut de perspective. Nous avons déjà dit que ce fut seulement en 1767 que ce projet put être réalisé ; le pêle de maisons ayant été démoli, la place du Marché s'étendit jusqu'à ses limites actuelles, et, par suite, le monolithe romain s'y trouva convenablement placé, à peu près au centre. Le roi Henri IV aurait voulu le voir au milieu de l'amphithéâtre antique déblayé²¹. Le cadre eût été certainement plus imposant ; mais ne serait-ce point une anomalie ? Dans la restitution d'un monument romain, peut-on, sans inconvenance, introduire des innovations, des adjonctions d'un caractère différent ?

Si dépaysé qu'il fût devant l'hôtel-de-ville, le monolithe n'y parut point déplacé. Il glorifiait le grand roi devant la véritable maison du peuple, hommage plus discret mais certainement plus noble et plus digne que les dithyrambes de Pellisson²².

Tempus edax rerum a dit un poète. On pourrait ajouter *Homo Edacior*. Nos anciens en savaient quelque chose ; aussi prirent-ils soin d'entourer le monument d'une rangée de bornes reliées entr'elles par de solides grappins en fer.

20 Ancienne entrée de la ville, dénommée jadis *Porte Saint-Etienne*. Au XVIII^e siècle, cet arceau était fermé par une barrière en bois dite en provençal *la Clède* (çlaie). — Voir dans le *Musée*, d'Emile Fassin, I^{ère} série, p. 49 et suiv., la notice historique consacrée à la porte St-Étienne.

21 Le P. J. Guys, *Description de l'Amphithéâtre d'Arles*.

22 Dans son « Voyage dans les Départements du Midi de la France » (1808) tome III p. 484, *Millin* émet l'avis que si l'on ne retrouve pas dans l'épigraphie de l'Obélisque « le bon goût et l'excellent esprit de son auteur Pellisson, c'est que « l'exagération dans laquelle il s'était laissé entraîner venait sans doute du désir de conserver les bontés d'un prince qu'il craignait, d'avoir blessé par la généreuse défense qu'il avait faite du malheureux Fouquet...».

Suite des faits

— Vicissitudes politiques, Restauration, état actuel

Franchissons un espace de temps durant lequel aucun fait important n'est relatif à l'obélisque, et abordons la retentissante épopée de l'Empire.

1805, M. Henri du Roure étant maire d'Arles, MM. Claude Vallière et Guillaume Disnard adjoints, la municipalité décide de dédier l'obélisque à la gloire impériale et d'y remplacer par l'aigle impérial le bonnet phrygien, si improprement appelé le bonnet de la Liberté. Un projet de restauration du monument est immédiatement dressé, comprenant le revêtement en marbre du piédestal, le remplacement des quatre lions en pierre par quatre lions en bronze, la réfection des marches et la pose d'une grille de fer. Le devis des travaux s'élève à 16 680 francs [il ne fut réalisé qu'en partie ; l'obélisque attendit ses lions de bronze jusqu'en 1829].

En exécution de cette délibération de la municipalité, un habile serrurier d'Arles, *Estivalet*, fut chargé de bosseler en cuivre bronzé un aigle impérial ; *Borne* fils, marbrier et « bon ouvrier », fit les plaques de marbre et grava les inscriptions.

La solennité de la consécration du monument à la gloire de Napoléon, empereur, de France et roi d'Italie, (car on avait décidé de célébrer en même temps le couronnement récent de Sa Majesté en cette nouvelle qualité), ayant été fixée au 28 floréal an XIII, on procéda, quelques jours auparavant, au déboulonnement des emblèmes révolutionnaires qui surmontaient l'obélisque. Un ouvrier fut hissé dans une sorte de cage jusqu'au sommet du. Monument et, à coup de marteau, fit sauter le bonnet de la Liberté, qu'il put descendre intact ; quant à la boule de bronze sur laquelle avait été posé le bonnet elle portait encore les cicatrices de 1792, et il fallut masquer les trous qu'on y avait faits en arrachant les fleurs de lys. Un essaim d'abeilles s'y était logé : les esprits superstitieux virent dans ce fait un heureux présage.

La boule fut convenablement restaurée et replacée à la pointe de l'obélisque ; puis l'on jucha par-dessus l'aigle impérial tenant la foudre entre ses serres. Cette opération délicate et périlleuse, habilement conduite, fut menée à bonne fin sans accident ni accroc, sous les regards émerveillés d'une foule de curieux. « Tout alla pour le mieux », dit une relation contemporaine.

L'inauguration solennelle eut lieu, comme il avait été décidé, le 28 floréal an XIII (18 mai 1805). Le *Journal du Département*, dans son numéro du 16 prairial (mercredi 5 juin) en rendit compte en ces termes :

« Pendant que le héros des Français place sur sa tête auguste une nouvelle couronne, les habitants de notre département s'empressent de lui offrir des témoignages de leur reconnaissance et de leur admiration.

« La ville d'Arles, ancienne métropole des Gaules, possédait parmi ses antiquités un obélisque de granit de 47 pieds d'élévation ; elle devait ce monument à la munificence des Empereurs. Elle le fit relever en 1676 et le consacra, à la gloire de Louis le Grand. Le temps en avait dégradé le piédestal ; on avait brisé, dans les temps orageux de la Révolution, le soleil dont il était surmonté et le marbre qui portait les inscriptions en l'honneur du Monarque.

« Les Arlésiens ont saisi l'époque du couronnement de Sa Majesté Impériale pour lui faire hommage de ce magnifique débris de leur ancienne grandeur. L'aigle impérial orne le sommet de l'Obélisque, le nom de Napoléon a été gravé sur le marbre dont le piédestal a été revêtu, au milieu des expressions de l'amour et la vénération. De superbes fêtes ont marqué cet événement ; le Conseiller d'Etat, Préfet du département, invité à les présider et à sceller le marbre qui doit porter le nom de notre héros, se rendit à Arles, accompagné de Madame son épouse, d'une suite nombreuse et de plusieurs autorités constituées du Département. Son entrée fut une sorte de triomphe : la ville entière était accourue au devant de lui et s'était réunie au corps municipal ; empressement bien flatteur, mais bien mérité par la sagesse de son administration. Le même cortège, la même foule, l'accompagnèrent à la Cathédrale et le suivirent, lorsqu'au milieu des fanfares, du bruit de l'artillerie, des cris de *Vive l'Empereur* il fut posé la première pierre du monument et la sceller avec une truelle de vermeil.

« On avait dressé sur la place au milieu de laquelle s'élève l'obélisque, de vastes amphithéâtres qui pouvaient contenir 15 000 personnes ; les balustrades étaient ornées de guirlandes et d'écussons qui rappelaient les actions éclatantes de Napoléon et ses actes de bienfaisance.

« Le Conseiller d'Etat se rendit ensuite à l'archevêché où l'on avait dressé une table de 300 couverts somptueusement servie... Il y eut le soir un bal magnifique à l'hôtel-de-ville, où l'élégance des costumes relevait encore la beauté des Arlésiennes. Les noms de *Joséphine* et de *Napoléon* y brillaient de toutes parts ; les chiffres de Madame et de Monsieur Thibaudeau étaient tracés dans d'élégants cartouches ; des vers, des devises, célébraient leur arrivée et le plaisir qu'inspiraient leur présence.

« Le lendemain fut consacré à la course des chevaux et des hommes à pied. Les chevaux de la Camargue y luttèrent contre les meilleurs coureurs de la contrée. Le maire M. *Duroure*, un des citoyens les plus riches et les plus considérés d'Arles, réunit chez lui toutes les dames de la ville.

« Le 3^e jour, on renouvela l'ancien combat des taureaux. Des taureaux sauvages de la Camargue avaient été conduits dans la ville pendant la nuit, par une centaine de cavaliers armés de tridents, qui les chassaient devant eux. On les lâcha successivement dans l'Arène, remplie de jeunes gens qui n'avaient pour toute arme qu'une baguette avec laquelle ils harcelaient le taureau, et un mouchoir de couleur. On avait attaché des cocardes sur le front des animaux les plus furieux ; les prix étaient destinés aux champions qui, auraient l'adresse de les arracher. Ces combats sont souvent ensanglantés, mais aucun événement fâcheux ne troubla les plaisirs de la fête. Cette réunion immense de citoyens qui assistaient dans une ville antique à des jeux aussi, antiques qu'elle, l'objet de la fête qui rappelait l'apothéose de ces héros qu'on célébrait par des jeux pareils, tout excitait l'enthousiasme, et les élans de la joie publique portaient un caractère auguste et grand comme le héros dont le nom remplissait tous les cœurs ».

Journal du Département des "Bouches-du-Rhône et Petites Affiches de Marseille, n° du 16 prairial an XIII.

Quelques jours après on écrivait d'Arles au même journal :

« Arles, 22 prairial an XIII.

Puisque vous avez donné une idée des fêtes de notre ville, il ne sera pas hors de propos de faire, connaître l'inscription du piédestal de l'obélisque consacré au grand Napoléon. Je vous l'envoie :

Viro immortalis Napoleoni
Primo Francorum. Imperatori Italiaeque primo Regi
Bello et pace verè magno
Qui exteris hostibus attritis
Fluctibus civilibus compositis
Hydrâ anarchiae domitâ
Vi legibus redditâ
Convulsum suis sedibus Imperium Gallicum erexit
Illiusque vires, commercia, fines auxit, propagavit,
Integram majorum fidem revocavit
Eversa impietate altaria restituit
Civitas Arelatensis
In hoc magnifico foro
Ut aeternum amoris gratitudinisque monumentum
Hunc obeliscum olim soli dicatum
Nunc felicioribus auspiciis
Devovet, Consecrat,
Ostiorum Rhodani praefecto D. Antonio Clara
Thibaudeau, Imperatoris, à Sanctoribus Consiliis
Necnon Legionis Honoris Duce
Civili disciplinae Urbis Arelantensis praeposito
D. Henrico Duroure.
Adjutoribus DD. Claudio Vallière et Guillelmo Disnard.
Die XXVIII Flor. M.D.C.C.C.V.

« J'aurais préféré *instauravit* à *erexit*, pour désigner le rétablissement de l'Empire. *Eversa impietate* veut signifier qu'il a détruit l'impiété, tandis que cet adjectif se rapporte à *altaria* ; n'aurait-on pas mieux dit : *altaria impiorum manibus eversa resitituit* ? *Le Forum magnificum* annonce une superbe place, bien décorée, très vaste ; je ne crois pas que l'on puisse appliquer cette épithète à la place où est l'obélisque. Enfin, peut-on rendre en français, par le mot *maire civilis, disciplinae urbis praeposito* ? Je me serais contenté de dire *Populi arelatensis major*. On sait que le titre de *major populi* usité chez les Romains, et que les *adjutores* étaient des adjoints, des aides que l'on donnait aux fonctionnaires publics.

« Je ne vous donne pas les inscriptions nombreuses qui ornaient la place ; elles étaient en latin et elles rappelaient l'histoire guerrière du monarque. Je n'en citerai qu'une dans laquelle je crois qu'il est question des nombreux canaux de navigation que l'Empereur fait ouvrir en France :

Fluvios
Quantum Natura patet
Ultrô citroque
Vehendis mercibus
Idomeos reddit

« Nous n'avons eu en français que les quatre vers suivants placés sur la porte de la Cavalerie, par laquelle entre M. le Conseiller d'Etat Préfet :

Nos vœux sont accomplis, sois fière, ô ma patrie !
Il entre dans tes murs, cet ange protecteur
Qui vient par ses regards, te redonner la vie
Et le lustre et le rang d'une antique splendeur.

Journal de Marseille et Petites affiches, du Département des Bouches-du-Rhône, n° du 1^{er} Messidor an XII).

L'auteur de cette lettre se trompe ; il y eut d'autres vers français. « Quelqu'un, bien jeune, en 1805, écrivit, sur la demande des ordonnateurs de la solennité du 18 mai, les vers suivants qui furent inscrits sur une face du piédestal :

L'aigle de Jupiter, symbole de la guerre,
Intimidait jadis ses crédules sujets ;
Mais toi, Napoléon, quoique armé du tonnerre.
Ton aigle nous apporte, et la gloire et la paix.

» Il faut se reporter au 3 mai 1805, date de ces vers : la France entière était encore dans l'attente de l'avenir, en admiration de la victoire de Marengo et sous l'influence de la paix d'Amiens. La pluie et le vent eurent bientôt effacé cette inscription imprimée sur une tablette en bois. Plus tard, les tempêtes politiques ont brisé le symbole du général qui, suivant l'expression énergique de notre grand poète²³ « pétrit sa statue de boue et d'intérêt personnel, au lieu de la tailler dans les sentiments divins et moraux, la vertu et la liberté » (*J.-J. Estrangin Etudes sur Arles, p. 240 et suiv.*)²⁴.

Le 20 mai 1816 on abattit l'aigle impérial, et l'image du Roi-Soleil reprit son ancienne place au sommet de l'obélisque. L'inscription napoléonienne avait disparu avec le régime qu'elle glorifiait.

Le piédestal de l'obélisque, rongé par le temps, fut partiellement reconstruit en 1829, avec des proportions plus amples qu'on n'a pas manqué de lui reprocher²⁵. Le projet de réfection comportait deux bas-reliefs qui, devaient représenter, l'un : un combat de belluaires contre des lions dans l'amphithéâtre, romain, en présence du roi Childebert, en l'an 522 ; l'autre, le roi Louis XIV faisant son entrée solennelle dans la ville d'Arles, en compagnie de la reine-mère et du cardinal Mazarin. Le sculpteur *Théophile Caudron*, chargé de ce travail, en fit des modèles en plâtre qui demeurèrent inemployés ; les vicissitudes des affaires municipales et l'avènement d'un nouveau régime politique entraînèrent l'abandon du projet. On se contenta de remplacer par des lions de bronze, modelés par *Dantan*, les lions en pierre encastrés dans les angles du monolithe²⁶.

23 Lamartine, *Voyage en Orient*, tome I, page 237.

24 Voir dans le *Bulletin du Vieil Arles*, 5^e année, p. 225 et suiv. la relation de la fête, par F.-X. d'Eyminy.

25 Voir *H. Clair*, *Monum. d'Arles*, p. 50.— A.-J.. *Rance*, Académie d'Arles, I, p. 343. — Le pasteur *Emilien Frossard* (dans son *Tableau pittoresque* de Nîmes et ses environs, 2^e édit. 1846, p. 215) dit que ce piédestal « produit l'effet de la chaussure démesurée qui, d'un homme ordinaire, parvient à faire un géant » — M. *J. Did. Vèran* émet, par comparaison, cette conjecture que les Romains avaient du donner à l'obélisque une base triangulaire.

26 Les deux plâtres de Caudron furent donnés par l'auteur au Musée d'Amiens, où ils se trouvent encore à côté d'un bronze de Barbedienne reproduisant celui qui représente les jeux sanglants offerts en spectacle au roi Childebert. — « On assure, dit J.-J. Estrangin (*Etudes sur Arles*, p. 18) que les portraits de Louis XIV et de la reine-mère, et du cardinal Mazarin, modelés par Caudron, sont très ressemblants.

La monarchie, de juillet ne jugea point à propos d'imposer sa livrée au monument romain²⁷.

Le second empire montra moins de discrétion. En vérité, l'aigle impérial ne revînt pas percher sur l'obélisque ; mais on revit la courtoisie s'étaler en inscriptions, cette fois bien françaises, sur le piédestal du monument :

A Napoléon III, Empereur des Français
Sous son heureux gouvernement, les méchants tremblent
Et les bons se rassurent
L'Empire c'est la paix

C'était vrai pour le moment, mais on sentait bien que cela durerait peu, et on avait mis les inscriptions à l'abri d'un démenti prochain, en se contentant de les peindre sur bois au lieu de les graver sur marbre²⁸. On se garda de les reproduire, en 1866, au moment où des travaux jugés nécessaires pour la consolidation du monument remirent sur le tapis la question épigraphique. On les remplaça par des masques en bronze, sortes de tête d'Hercule, de modèle antique.

27 Il en fut question en novembre 1832. Amédée Pichot plaisanta galamment les auteurs de la proposition :

« Notre obélisque, tour à tour,
Des Boubons et du dieu du jour
Porta l'emblème monarchique,
Le bonnet de la République,
L'aigle romain, le Coq gaulois,
Et du piédestal chaque fois
La complaisante dédicace
Célébra le retour des rois
Et la liberté qui les chasse
Peut-être au prochain changement
Notre ville enfin sur le faîte
Du variable monument
Mettra-t-elle une girouette
Indiquant d'où vient le vent... ».

Cette idée facétieuse d'Amédée Pichot n'était pas neuve ; on l'avait réalisée depuis longtemps, mieux à propos quoique sans malice, en mettant aux mains de *l'Homme de Bronze* une girouette au lieu d'un drapeau. On fait parfois de l'esprit sans s'en douter.

28 Amédée Pichot ne manqua point de les souligner d'un trait de son fin sourire :

Ab irâ leonis

L'Obélisque en septembre 185...
«Admirez avec quelle grâce,
Avec quel air humble et soumis
Ces lions gardent, sur la place,
L'obélisque à leur soin commis,
Et surtout cette dédicace
Fancisée en style éloquent
A l'honneur du gouvernement
Et que déjà le temps efface.
Quand le lion parlait latin,
Son coup de griffe était certain ;
Nul ne riait de la menace.
Nos quatre lions réunis
Diraient : *ab irâ leonis*
Que nous leur ferions la grimace ».

On avait cru remarquer à ce moment-là (1866) que, par de forts coups de mistral, le soleil de l'obélisque paraissait fléchir ; on craignit qu'il ne cédât tout-à-fait et n'entraînât dans sa chute quelqu'un des fragments de granit qui forment la flèche au sommet du monolithe. Par mesure de précaution on décida la suppression du soleil et du globe azuré. Ce ne fut point une petite peine que d'arracher la lourde barre de fer qui les fixait ; il fallut creuser tout autour à l'aide du ciseau, et cette opération fit tomber sur le sol quelques fragments de la pierre. Ces débris furent recueillis avec empressement par les nombreux curieux qui suivaient d'un oeil intéressé les péripéties de ce travail peu familier ; on se les disputait, on les emportait religieusement, comme des reliques²⁹.

On remplaça les emblèmes par un simple dé de granit taillé en pointe de diamant. Obéissant à des préoccupations utilitaires que des esprits éclairés jugèrent mal placées, on transforma le piédestal en fontaine, et on l'entoura d'un bassin qui rappelle, par l'élégance de ses formes, la vasque de l'obélisque du Panthéon romain.

M. l'abbé A. J. Rance trouva au contraire que cette vasque « est de style fort ordinaire et que le monument, dans son état actuel est loin d'avoir la physionomie gracieuse que nous ont conservée les excellentes gravures de Poilly et de M. Ogier ». C'est là, croyons-nous, une opinion isolée — Ce qui paraît plus critiquable, c'est l'adaptation d'une fontaine au monument romain. M. I. Rame, sous le pseudonyme de *Joseph Bernard*, dans son roman *Femme ou Maîtresse*, a raillé finement cette conception architecturale. Mettant en scène des personnages imaginaires, il leur prête la conversation suivante :

« On tomba d'accord que la ville d'Arles ayant soif d'améliorations et grand besoin de se régénérer, il lui fallait une fontaine ; mais où placer cette piscine salutaire ? Sur ce, chacun prend sa fontaine sous son chapeau, et voilà leurs imaginations trotte-menu trotinant par les carrefours, en quête d'un endroit propice.

— Ici ! dit Morand, comme frappé d'une illumination soudaine ; arrêtons nous ici.

— Où donc ?

— Devant l'obélisque : faisons de l'obélisque une fontaine. Ce vieux monument se lavant les pieds, comme une naïade, dans une belle, conque à bords Pompadour, ce sera d'un effet charmant.

— Comment donc ? dit Clarion, tu veux convertir la pyramide en fontaine ? Voilà-t-il un projet pyramidal !

— Pourquoi cela ?

— Pour toutes sortes de raisons.

— Mais encore ?

— Parce que dans la pensée qui érigea ces aiguilles de pierre, l'obélisque né sur le sol de l'Orient à côté des sphinx nocturnes, était un monument muet, mystérieux, emblème du silence et du sentiment religieux qui monte, recueilli, vers le ciel ; parce que, ce gnomon qui mesurait les heures, symbolise l'indéfinie durée de la mort, et qu'il ne convient pas de convoquer à son ombre les caquetages des porteuses d'eau ; parce que, en fait de monuments publics, on doit éviter les antithèses et se garder des contre-sens. Nous avons l'avantage de posséder des monuments antiques ; n'en changeons ni la destination ni le caractère, sous peine de faire dire aux étrangers que nous n'avons pas su les comprendre.

29 Voir le journal *le Forum* du 29 Juillet 1866.

J'ai recueilli moi-même quelques fragments, qui ornent mon petit musée. (E. F.). On lisait quelques jours après dans un journal d'Arles : « Notre Musée présentait dimanche dernier (15 juillet) un caractère d'animation inaccoutumé. Grand nombre de curieux allaient examiner la boule de bronze et le soleil qu'on a enlevés du sommet de l'obélisque. Ceux qui n'ont vu ces objets que de loin, alors qu'ils couronnaient encore le monolithe, ne peuvent se faire qu'une idée fort imparfaite de leur dimension. La figure du soleil, fort bien conservée, est curieuse d'expression et de dessin. Les rayons seuls, en lames de fer dorées, ont souffert de la vétusté ». (Le Forum du 22 juillet 1866).

A Rome, à Paris, il y a des obélisques ; personne ne s'est avisé de les convertir en tritons. Vous voulez des eaux jaillissantes ! J'approuve votre idée, mais placez-les ailleurs ; vous aurez deux monuments au lieu d'un et vous ne commettrez pas un barbarisme.

— Qu'en pensera la Commission Archéologique ? Demanda Rolland.

— La Commission archéologique n'en pensera rien du tout répondit Cartier, penser n'est pas son affaire.

— Agir non plus,

— Et que fait-elle donc ?

— Elle pose à l'état de ruine, pour servir d'étude aux antiquaires... ».

Tel est l'état actuel du monument. On peut regretter avec J.-J. Estrangin (*Promenades historiques et littéraire à Arles*, p. 71-72), avec Honoré Clair (*Monuments d'Arles*, p. 50-51) que cet esprit utilitaire n'ait point suivi une direction plus conforme au caractère et à la destination d l'obélisque, en lui rendant son utilité première comme appareil d'astronomie, « en le faisant entourer par des bornes horaires, dont il serait si facile de calculer l'emplacement, de manière à déterminer la hauteur du soleil, et par là, les saisons de l'année et les heures du jour (J.-J Estrangin). « Dans ce système, l'aiguille serait employée comme style, et des rails en bronze, disposés sur la place serviraient à marquer les divisions... » (H. Clair). Notre grand peintre Réattu en avait eu l'idée à son retour de Rome et avait offert de l'exécuter. L'idée avait été trouvée ingénieuse, mais n'avait été mise à exécution qu'en partie. On avait tracé, sur le pavé du vestibule de l'hôtel-de-ville, une ligne horizontale indiquant la direction de L'ombre projetée par l'obélisque à l'heure de midi ; cette ligne passait exactement par le centre de la porte d'entrée de la mairie ; elle disparut dans une réparation du pavé, et l'on jugea inutile de la rétablir.

L'obélisque d'Arles, dans son état actuel, a 15m 26 de longueur sur 1m 70 de largeur à sa base. Le piédestal mesure, en hauteur, 4 m. 55.

D'après un calcul fait le 26 avril 1700 par l'ingénieur Noël Advisard, le poids du monolithe serait de 1 119 quintaux 10 livres poids de marc, et son volume de 5 073 pieds cubes. On lui attribuait généralement un poids supérieur, que le chevalier de Romieu évaluait à bien près de 2 000 quintaux.

Quoique l'obélisque ait été réparé en 1866 par une main habile, il porte, encore des traces des mutilations qu'il avait subies ; la cassure qui le divise en deux parties n'a pu être dissimulée que bien imparfaitement.

On a contesté l'élégance de ses proportions : « Large de base et trop aigu au sommet, dit l'auteur de la *Statistique des Bouches-du-Rhône*, il s'affaisse sur lui-même et semble se hâter de finir, tandis que les obélisques égyptiens, rapprochant leurs côtés par une inclinaison peu sensible, s'élançant avec légèreté et emportent la pensée vers les cieux »³⁰. A quoi, M. *Honoré Clair* répond : « Ce qu'on a dit du défaut d'élévation de la tige pyramidale ne me paraît nullement fondé. L'obélisque s'élève avec grâce, légèreté, et sa base n'a qu'une épaisseur proportionnée à la hauteur de la flèche... » Mais il ajoute : « Nous avons remarqué dans L'obélisque un défaut de taille qui n'a point encore été signalé. Les obliques qui forment le trajet pyramidal ne s'éloignent pas également de la ligne médiane. Le versant de la face orientale a moins d'écartement que celui de la face de l'Ouest. Il résulte de cette inégalité que l'aiguille a l'air de manquer d'aplomb. Mais cet inconvénient n'est pas assez sensible pour nuire à l'effet monumental »³¹.

30 Statist. des B. d, Rh. (1824) tome 2, pages 434-435.

31 H. Clair, Monuments d'Arles, p. 50, 51.

M. le pasteur Frossard ne partage point ce sentiment : « Malgré ses petites dimensions, dit-il, ce bloc s'élève avec grâce et *satisfait l'œil par l'harmonie de ses parties* et la simplicité de ses lignes ».

Ce qui suffit, en tous cas, pour faire de notre obélisque un monument absolument remarquable et peut-être unique au monde en son genre, c'est qu'il est le seul qu'on ait tiré des carrières de France et le seul qui ne porte point des signes hiéroglyphiques. Son origine gallo-romaine est attestée par la qualité de son granit de couleur grise à gros cristaux de feldspath, tel que celui de l'Estérel et de certaines colonnes du théâtre antique. On n'a pu jusqu'à ce jour lui assigner un âge certain. Les sculptures du piédestal des *metae* découvert dans son entourage paraissent annoncer la décadence de l'art, le siècle de Constantin³². Mais s'il n'est point d'une grande époque, il n'en est pas moins l'expression d'un art grandiose et le majestueux témoignage de la magnificence de notre ville au temps passé.

Texte de Emile Fassin et Auguste Lieutaud, Bergerac : Imprimerie générale du Sud-Ouest, 1909.

N.B. : contrairement à la conclusion des auteurs, on sait aujourd'hui que l'obélisque d'Arles provient d'une carrière d'Asie mineure et qu'il a été installé dans le cirque au IV^e siècle.

32 *J. J. Estrangin*. Descript. de la ville d'Arles, p. 66.